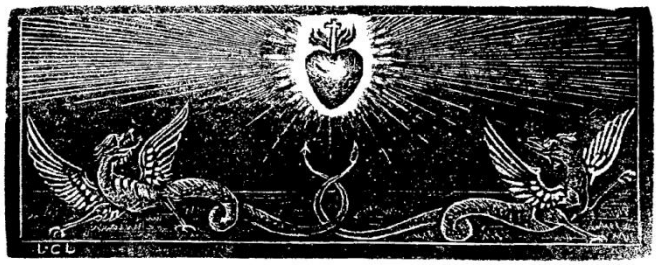

L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE CYGNE (suite et fin).

VI. Le Cygne psychopompe

Comme le Paon, le Cygne a pris rang, lui aussi, dans la série des emblèmes qui figurent le Christ conduisant au ciel les âmes sauvées par lui. Là encore, ce n'est que le prolongement, pendant les temps chrétiens, d'un caractère symbolique attaché au Cygne par les siècles antérieurs.

Revenons à la poésie des Grecs pour en chercher l'origine : Camarina, nous dit-elle, était fille d'Océanos[1], comme Amphitrite, et plusieurs autres nymphes. Etablie en Sicile, sur les frais rivages d'un marais fleuri dont les eaux nourrissaient les plus beaux poissons et les plus jolis parmi les oiseaux aquatiques, la nymphe coulait des jours heureux. Un soir, les dieux l'appelèrent vers eux ; alors un bel et grand cygne s'approcha d'elle, la souleva doucement et prit un essor vers l'Empyrée. Une ville, qui prit le nom de Camarina, se fonda bientôt près du marais qu'elle avait aimé, et la nymphe divinisée la protégea ; mais un jour, à l'encontre de l'oracle, les Camariniens desséchèrent le marais de leur protectrice, alors l'ennemi, par cette voie nouvelle, envahit et saccagea leur cité[2].

Pendant ses beaux jours, avant son ingratitude, la ville de Camarina frappa de superbes monnaies, imitées de l'art grec, où l'on voit la nymphe gracieusement assise sur le cygne qui l'élève vers le Ciel au-dessus des eaux calmes de son marais[3] (Fig. VIII).

Fig. VIII. Le Cygne, sur monnaie de Camarina.

---

[1] Cf. Pindare, Op. V, 24.
[2] Chompré, *Dict. de la Fable*, p. 88.
[3] Voir Salvatore Mirone, *Types monétaires de la grande Grèce et de la Sicile*, in *Aréthuse*, an. 1926, p. 71, et pl. XI, n° 8 ; et, même auteur, *Les Divinités fluviales de la Sicile*, in *Rev. Numismatique*, IVe série, t. XXI (1917).

VII. L'ennemi du Serpent

Le Cygne, malgré la douceur relative qu'Aristote lui attribue[1], et qui n'existe guère que chez l'espèce domestique d'Europe, est, par tempérament, un combatif, qui « fait même la guerre à l'aigle et souvent en est vainqueur[2] ».

L'antiquité reconnut aussi en lui, l'un des ennemis que le Serpent redoute, et c'est là un titre qui, surtout, semble-t-il, dans l'Europe centrale et septentrionale, lui ouvrit l'entrée de la faune emblématique de Jésus-Christ. Il est certain du reste que le Cygne se nourrit volontiers des anguillettes et des serpenteaux des marais, et nous le trouvons souvent en compagnie de ces animaux sur les bijoux de l'âge de bronze et des civilisations très anciennes.

Un beau pendentif en or, découvert à Egine, dans l'archipel grec, représente le dieu solaire dans sa barque (Fig. IX) ; il y est attaqué par des serpents et, pour s'en défendre, leur oppose deux cygnes qui les maintiennent à distance inoffensive[3]. Dans un beau groupe antique d'art grec, qui est aujourd'hui en Suède, le Cygne se tient sur une plante aux larges feuilles palmées, et serre dans son bec un serpent ; il semble en défendre un adolescent nu, debout près de lui[4] (Fig. X).

Fig. IX. — Pendeloque d'or d'Egine, époque préhistorique. D'après Déchelette. *Op. cit.*

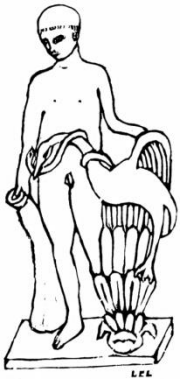

Fig. X. Le Cygne et le serpent ; statue d'art grec. D'après *Revue Archéol.*, loc. cit.

---

[1] Aristote, *Hist. des animaux*, XIII, 15.
[2] *Ibid*. IX, II.
[3] V. J. Déchelette, *Le culte solaire aux temps préhistoriques*, in *Revue archéol*. IVe série, t. XIII et XIV, (1909).
[4] D'après M. Geffroy, *Collections antiques de la Suède*, in *Revue archéol*. IIIe série, t. XXIX, (1896), p. 33 et pl. X.

VIII. Le bon Guide

Dans ce rôle, le Cygne partage, à la surface des mers, le symbolisme du Dauphin. Nous avons vu que ce poisson est représenté parfois dans le premier art chrétien avec, sur son dos, la barque qui est la figure allégorique de l'Église de Jésus-Christ : le Cygne, lui, ne la porte pas au-dessus des flots, mais il l'entraîne à leur surface vers le havre de sécurité où la paix règne sur des eaux calmes.

Une moitié de lampe romaine, de facture chrétienne, découverte à Carthage, nous représente un Cygne traînant un bateau dans lequel apparaissent trois passagers sous une sorte de tente que le mât central soutient[1] (Fig. XI). Y pourrait-on voir une allusion au groupe des Apôtres représentés par les trois préférés du Seigneur : Pierre, Jacques et Jean ?... Je me souviens, sans pouvoir le retrouver, d'un autre document de haute époque chrétienne où la barque entraînée par le Cygne portait un édicule à fronton triangulaire dans le genre de ceux des monnaies du carolingien Lothaire, ou de Renaud, comte de Sens, au début des temps capétiens[2], et qui figure l'Église.

Fig. XI. Le Cygne et la Barque. Lampe romaine de Carthage. *D'après Dict. Archéol. Chrét.*, loc. cit.

Au Moyen-Âge, dans l'Allemagne, les Pays-Bas, le Nord de la France, notamment, les poètes et les artistes de la Chevalerie s'emparent de ce thème pour des œuvres toutes de grâce et de sentiments héroïques : le Cygne y devient l'oiseau noble, par excellence. Au XIIIe siècle, naît, sous la plume de Walfanz d'Eschenbach, le poème de Lohengrin qui délivra la princesse de Brabant avec l'aide d'un cygne merveilleux, lequel, dans sa barque, le conduisit vers elle. Dans la généalogie fabuleuse de Godefroy de Bouillon, les enfants de la reine Biétris, pour leur salut, sont mués en cygnes ; quand, plus tard, revenu à la forme humaine, l'un d'eux, le bon roi Hélias[3] (le chevalier au cygne), reçoit une providentielle mission, il voit venir à lui, sur les rives de son île, un cygne qui tire une barque dans laquelle il monte et qui le transporte ainsi « au lieu ordonné de Dieu pour lui donner femme de laquelle devoit yssir une belle fille qui porterait trois filz, dont et

[1] Voir P. Monceaux, *Abraxas et poignée de lampe de Carthage*, in *Bull. Soc. Antiq. de France*, t. LXVI, (1906), p. 323 ; et Dom H. Leclercq, *Dict. Archéol. Chrét.*, T. III, vol. II, col. 3212, fig. 3471.
[2] Voir A. Blanchet, *Manuel de Numismatique* (Album), pl. VII, n° 351 et p. 19.
[3] À noter ce nom du roi Hélias, si parent du nom grec du soleil, *hélios*.

par lesquels serait grandement exhaucée la loy de Nostre Seigneur Iesuchrist, desquels le premier fut Godefroy de Bouillon[1] » (Fig. XII).

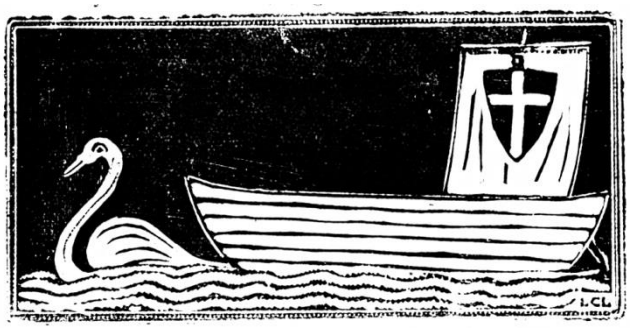

Fig. XII. Le Cygne et sa Barque, allant vers le Chevalier au Cygne.
Miniature de la Bibl. de l'Arsenal, XIIIe s.

Le sceau de la ville de Boulogne-sur-Mer, au XVIe siècle, représentait cet épisode chevaleresque (Fig. XIII).

Fig. XIII. Le Cygne conduisant le roi Hélias (le Chevalier au cygne).
Sceau de la ville de Boulogne-sur-Mer – XVIe siècle.

C'étaient là jeux de trouvères, mais les mystiques voyaient quelque chose de plus que l'image du Cygne-pilote et du chevalier chargé de faire sur terre « les gestes de Dieu » : Un manuscrit anonyme, « *L'Ordre des nobles chevaliers du Cygne*[2] », de la collection du chanoine Ripault, ancien curé-doyen de Lusignan, qu'il me prêta vers 1908 et qui datait de l'époque de Louis XIII, portait ces mots, à la suite du récit de l'aventure de Lohengrin : « Ainsi Nostre-Seigneur, vray cigne de Dieu, descendu du ciel en terre pour nostre salut, conduit l'Eglize son espouse sur la mer de te monde ». On voit qu'à cette époque tardive les fables de la chevalerie, comme celles de l'antiquité étaient parfois encore appliquées allégoriquement au Sauveur.

[1] La généalogie et nobles faits d'arme du trèspreux et renommé prince Godefroy de Bouillon, lequel fut roy de Jérusalem, et de ses chevalereux frères Baudoin et Eustace, Yssus et descendus de la très noble et illustre lignée du vertueux chevalier au Cyne, éd. d'Arnoullet. Lyon, 1580, p. 89.
[2] Il s'agit ici de l'*Ordre du Cygne*, fondé au XVe siècle par Frédéric II, électeur de Brandebourg ; les chevaliers devaient se distinguer par des œuvres personnelles de charité. Cet ordre a été réorganisé, en 1843, par le roi de Prusse.

IX. Le Cygne dans l'héraldique nobiliaire

Souvent, sur les armoiries françaises, le Cygne est l'hiéroglyphe du courage allié à la beauté, car il est fier et blanc tout ensemble : Aristote disait de lui qu'« il ne craint pas de faire la guerre à l'aigle et que souvent il en est vainqueur[1] ». Les Quirit, gentilshommes de vieille race qui eurent des seigneuries en Loudunois, Touraine et Poitou, portaient, dès le XIVe siècle : « *de sinople au cygne d'argent, nageant sur une rivière aussi d'argent* », et la fière devise : *Va ferme à l'assaut qui rit à la prise*.

C'est peut-être dans ce sens de vaillance allègre qu'il faut interpréter cette inscription de Pompéi en laquelle on croit possible de reconnaître une allusion aux premiers chrétiens : *Sævos olores*[2].

Souvent aussi, sur les blasons, le Cygne est l'emblème de la pureté de conscience, de la netteté de vie, parce qu'il demeure sur les eaux claires.

Le Moyen-Âge connut encore un autre emblème qui donna lieu à de très beaux motifs d'ornementation héraldique et à deux interprétations différentes. Il se compose de deux cygnes placés vis-à-vis l'un de l'autre et dont les cous sont entrelacés. L'héraldique nobiliaire en fit, en toute loyale pensée, l'idéogramme de l'affection tendre et fidèle, car le Cygne, s'il sait combattre, sait être aussi, comme la Colombe, l'oiseau caressant et, comme la colombe encore, il est monogame.

La mystique des cloitres fut plus sévère que l'héraldique, et Vincent de Beauvais, qui écrivit au temps de saint Louis de France, nous dit expressément que « deux cygnes dont les cous sont entrelacés sont l'emblème des caresses et des jeux lascifs[3] ». S'ils n'avaient eu cette signification que dans le sens condamnable, ils n'auraient pas été si ostensiblement arborés en blason par de nobles et très dignes familles, telles que celle des Darot du Poitou, par exemple, qui nous les montre tenant au bec l'anneau nuptial : « De sable à deux cygnes affrontés d'argent, aux cols contournés, entrelacés l'un dans l'autre, membrés et becqués d'or, tenant un anneau, aussi d'or, dans leur bec[4] » (Fig. XIV).

---

[1] Aristote, *Hist. des Animaux*, IX, II.
[2] Voir Dom H. Leclercq, *Dict. Arch. Chrét.*, t. III, vol. II, col. 3213.
[3] Vincent de Beauvais, *Speculum majus*, liv. XVI, chap. 50.
[4] Cf. R. Pétiet, *Armorial poitevin*, p. 49 ; et autres héraldistes.

Fig. XIV. Armoiries des Darot du Poitou,
d'après un ex-libris du XVIIIe siècle,
portant l'écu d'alliance du Marquis de Vasselot,
allié aux Darot (Collection Charbonneau-Lassay).

X. Le Cygne emblème du démon de la Luxure

Il faut cependant le reconnaître : parce que les Grecs ont choisi parfois le Cygne pour servir de monture à Aphrodite[1], et que les Latins l'ont attelé à la barque de Vénus, comme ils ont attaché la colombe à son char aérien, à cause, encore, de son rôle dans l'histoire de Léda, le premier symbolisme chrétien en fit parfois l'un des emblèmes du démon de la Luxure. Et les artistes du Moyen-Âge et des siècles suivants en ont fait autant, tel Francisco del Cossa, qui peignit au XVIe siècle la belle fresque du palais Schifanoia, à Ferrare, où deux cygnes magnifiques entraînent sur la surface d'un beau lac la barque de Vénus triomphante.

Pris aussi sous son mauvais aspect, le Cygne, par complète opposition au sens mystique d'oiseau d'amour très pur dont nous avons parlé, devint l'emblème de ceux qui, remplis de vices cachés, se parent hypocritement en surface des apparences des âmes pures, tels ces sépulcres dont parle le Sauveur qui sont tout blancs en leurs dehors mais dont l'intérieur est rempli « de toutes sortes de pourritures[2] ».

Parfois, comme l'Aigle, comme le Héron, la Cigogne et la Grue qui sont d'ordinaire de prestigieux emblèmes du Seigneur, et qui aussi représentent occasionnellement Satan, ravisseur des âmes, le Cygne se montre, sur d'anciennes œuvres d'art peintes ou sculptées avec, dans son bec, un poisson qu'il a sorti des eaux. Ici nul doute possible, le Cygne est le démon d'impureté qui a tiré de l'eau pure d'une vie chaste, l'âme d'un chrétien, et qui va s'en repaître inexorablement.

Je reproduis ici, d'après le P. Cahier, un Cygne médiéval de grand style qui tient au bec le malheureux poisson[3] (Fig. XV).

---

[1] Cf. S. Reinach, *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine*, t. II, vol. I, p. 374, n°s 1 et 2.
[2] St Matthieu, *Évangile*, XXIII, 27.
[3] D'après Ch. Cahier, *Bestiaires*, in *Mélanges Archéol*. t. III, p. 233.

Fig. XV. Le cygne, emblème de Satan, miniature du XIIIe siècle,
d'après Cahier, *op. cit*.

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.